

La mixité non ségrégative confrontée aux constructions sociales du masculin

Non-segregative society mixing genders and confronted with social constructions of masculinity

La mixidad no segregativa enfrentada a las construcciones sociales de lo masculino

Nicht-segregative Koedukation gegenüber den sozialen Bildungen des Männlichen

Daniel Welzer-Lang



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rfp/1862>

DOI : 10.4000/rfp.1862

ISSN : 2105-2913

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2010

Pagination : 15-29

ISBN : 978-2-7342-1187-7

ISSN : 0556-7807

Référence électronique

Daniel Welzer-Lang, « La mixité non ségrégative confrontée aux constructions sociales du masculin », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 171 | avril-juin 2010, mis en ligne le 01 juin 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rfp/1862> ; DOI : 10.4000/rfp.1862

La mixité non ségrégative confrontée aux constructions sociales du masculin

Daniel Welzer-Lang

Depuis quelques années, la grande majorité des chercheurs et du grand public s'accorde sur le fait que, même avec des avancées en termes de droits accordés aux femmes, de dispositifs centrés sur l'égalité des chances (dont la mixité à l'école), nous vivons encore et toujours dans une société marquée par la domination masculine. Aujourd'hui la mixité est débattue, pourtant peu d'analyses examinent les questions qu'elle pose à travers les savoirs sur la construction de l'identité masculine et les rapports sociaux de sexe et de genre qui traversent les hommes eux-mêmes. Cet article rappelle succinctement les conditions épistémologiques dans lesquelles les études sur les hommes se sont créées, les difficultés propres à l'androcentrisme et au secret qui entourent les pratiques des dominants. Puis sont présentés les principaux résultats d'une vingtaine d'années d'études sur les hommes et le masculin : les conditions dans lesquelles les garçons sont socialisés à la virilité entre eux, dans le groupe de pairs, et ses effets sur les modes de vie masculins et sur la mixité. Ensuite l'article aborde les questions liées aux changements des rapports sociaux de sexe et de genre vus du côté des hommes, notamment les résistances masculines au changement, les difficultés d'articuler lutte contre le racisme et lutte contre le sexisme, mais aussi l'intérêt qu'ont les hommes à quitter le corset de la virilité obligatoire. Enfin l'article interroge les effets de la socialisation masculine, dans un contexte scolaire favorisant la mixité, et les difficultés présentes aujourd'hui, notamment les difficultés masculines à demander de l'aide et la formation des professionnels à la problématique du genre.

Descripteurs (TESE) : sexe masculin, égalité des sexes, personnalité, discrimination, racisme, éducation mixte.

L'ÉTUDE DES HOMMES DANS UNE PERSPECTIVE GENRÉE : ANDROCENTRISME ET OCCULTATION DU MASCULIN

Pendant longtemps, tout en déconstruisant les formes de domination que subissaient les femmes, les sociologues du genre et en particulier les sociolo-

gues féministes ont dû lutter contre l'androcentrisme des sciences sociales. Androcentrisme qui nous faisait penser le masculin comme le normal, le général et les femmes comme le particulier, le spécifique. Delphy (1998), Devreux (1985) et Guillaumin (1992) ont largement démontré dans leurs travaux les biais épistémologiques de nos différentes disciplines et

leurs effets (1). L'androcentrisme concernait les textes, les auteurs et des disciplines entières, incapables de traiter avec la même attention ce que vivaient, pensaient ou subissaient hommes et femmes. Bien souvent d'ailleurs, nos sociétés assimilaient les hommes à la culture, et les femmes à la nature (Mathieu, 1991). Pour elles seules, dans une vision complémentariste et essentialiste de la différence hiérarchisée des sexes, étaient vantées leurs qualités « naturelles » : sensibilité, douceur, esthétisme, capacité d'aider l'autre. Non sans résistances, les champs des études féministes et des études du genre se sont progressivement développés en produisant des analyses en termes de rapports sociaux de sexe et rapports sociaux de genre (2) (Battagliola *et al.*, 2008).

Quelques années plus tard, il nous faut sans doute approfondir ces réflexions. D'une part, si le cadre général des rapports sociaux de sexe et de genre reste encore largement marqué par la domination masculine, certains espaces sociaux, certains segments de classe sociale (voir *infra*) donnent à voir des mobilités sociales de sexe et de genre marquées par des formes d'inversion, de contournement, de prises de pouvoir localisées, des exclusions ou des refus de confrontation, qu'il faut aussi aujourd'hui prendre en compte. Autrement dit, la domination ne se reproduit pas à l'identique. Les luttes sociales des femmes, comme celles des gays, des lesbiennes, des bisexuels et des transgenres, ont aussi marqué ces trente dernières années. D'autre part, nous avons assisté en sociologie à la multiplication des études sur les femmes, leurs modes de vie, les violences qu'elles subissent, l'articulation entre travail professionnel et travail domestique... Cette envolée (souhaitable) d'études sur les femmes, qui traitent aussi des hommes mais d'un point de vue particulier, a provoqué un effet d'occultation. Cela a pu permettre aux chercheurs de mieux préciser les formes générales et particulières des dominations subies, mais cela a aussi eu tendance à occulter que nous nous sommes nettement moins bien renseignés sur ce que vivent réellement les hommes, en particulier sur les processus selon lesquels ils sont socialisés dans les certitudes égotistes et viriles. De manière paradoxale, cela a renforcé une forme particulière d'androcentrisme telle que nous la définissions en 1992 avec Marie-France Pichevin : « L'androcentrisme consiste aussi à participer d'une mystification collective visant pour les hommes, à se centrer sur les activités extérieures, les luttes de pouvoir, la concurrence, les lieux, places et activités où ils sont en interaction (réelle, virtuelle ou imaginaire) avec des femmes en minorant, ou en cachant, les modes de construction du masculin

et les rapports réels entre eux. » (Welzer-Lang & Pichevin, 1992)

Hormis quelques chercheurs renommés (Godelier, Bourdieu, Singly), et malgré des appels de la sociologie féministe à combler ces manques de connaissances, peu d'études empiriques, peu d'analyses se sont centrées sur l'autre face des rapports sociaux de sexe. Cela a conforté le « secret » qui entoure les activités dites masculines, les interactions entre les hommes et les femmes et entre les hommes eux-mêmes. Pourtant étudier les questions que pose la mixité entre hommes et femmes nécessite de comprendre les effets de la marche vers l'égalité, résistances comprises, du côté des hommes. À la différence d'autres aspects de la mixité, les rapports sociaux de sexe et de genre sont transversaux à l'ensemble du champ scolaire de manière transgénérationnelle. Les représentations sexuées et genrées traversent les élèves, comme les enseignants ou les responsables pédagogiques. La résolution de difficultés ne peut qu'être interactive, intégrant tous les acteurs du système scolaire, institution totale s'il en est (Goffman, 1968). Quelques travaux novateurs vont d'ailleurs dans ce sens (3) (Ayrat, 2009). Cela nous impose pour cet article de dépasser le seul cadre des jeunes garçons pour aborder plus globalement les pratiques masculines, y compris celles des aînés, agents et acteurs à part entière de la mise en place des politiques de mixité et d'égalité des sexes.

Le secret des hommes

Étudier les hommes et le masculin se heurte à une véritable difficulté méthodologique : comment étudier les dominants ? En ce qui concerne le genre, Nicole-Claude Mathieu (1985), Anne-Marie Devreux (1985) et Maurice Godelier (1988) ont souligné la difficulté d'analyser les dominants dans les rapports sociaux. La domination – et cela se vérifie pour de nombreux rapports de domination – est structurée par une opacité des pratiques sociales réelles des dominants. Parfois cette opacité constitue un véritable secret que partagent les dominants et qu'ils ne doivent pas révéler. Godelier montre ainsi que chez les Baruyas, rompre les secrets des hommes appris dans la maison des hommes (4) peut aboutir à la mort. Dans les pays industrialisés où la socialisation masculine est devenue moins rigide, la plupart des femmes, jeunes ou non, peuvent percevoir de nombreux signes de ce secret : le silence sur les pratiques entre hommes dans le sport, vestiaires et 3^e mi-temps compris, les changements de conversation entre hommes lorsque

survient une femme, les subterfuges pour ne pas aborder les relations extraconjugales... Individuellement et collectivement, les femmes sont très peu renseignées sur de nombreuses pratiques masculines, notamment sur ce que vivent les garçons dans leur socialisation à l'intérieur des groupes de pairs. Le sens de ce secret est rarement pensé.

En centrant une grande partie de mes études sur la socialisation masculine à la virilité, j'ai montré facilement dans mes travaux empiriques (2004, 2005a) comment les secrets des hommes sont liés à la domination masculine et plus particulièrement aux privilèges accordés aux hommes, aux dominants. Notamment le fait de bénéficier de ressources (salaires, capitaux, revenus...) supérieures à celle des femmes, de disposer de plus de temps libre non contrôlé par la conjointe (quel que soit le motif : accès aux réunions, aux colloques et séminaires, aux manifestations délocalisées, à une rencontre avec un client...) pendant qu'elle est encore souvent prioritairement (mais non plus exclusivement) recluse dans le travail domestique et l'éducation des enfants, et bien sûr le pouvoir intellectuel, politique, culturel ou social qui attire les femmes socialisées pour être protégées et entretenues. Étudier les effets de la mixité à l'école, et les problèmes qu'elle pose, demande donc de *situer* l'analyse, de contextualiser les transformations actuelles dans les rapports sociaux de sexe, à la lumière des savoirs sur les hommes et le masculin, surtout quand ceux-ci sont encore peu connus.

La construction du masculin

Mes travaux (1994, 2004, 2009a) montrent que le masculin est structuré autour d'un double paradigme naturaliste, d'un double socle, qu'il est essentiel de comprendre :

- la *pseudo-nature* supérieure des hommes, qui renvoie à la domination masculine, au sexisme et à des frontières rigides et infranchissables entre les sexes masculins et féminins. L'idée que les hommes sont supérieurs aux femmes, plus forts (donc ils peuvent légitimement utiliser la violence pour le prouver), plus intelligents, etc. La sociologie du genre et la sociologie féministe l'ont relativement bien décrit : comment, dans l'ensemble des espaces, les hommes disposent du pouvoir et souhaitent le garder, ce qui les amène à résister à l'égalité, afin de ne pas avoir à partager leurs privilèges (salaires, postes, prise en charge domestique...);

- le deuxième point, moins connu et moins abordé comme tel, concerne les rapports entre hommes. Les rapports de domination des hommes sur les femmes sont d'abord structurés dans des rapports de domination entre hommes, reposant sur l'hétérosexisme et l'homophobie.

La socialisation à la virilité, ses valeurs, ses codes, le sentiment de supériorité par rapport aux femmes sont d'abord enseignés dans les rapports entre pairs, entre hommes, dans une vision du monde hétérosexuée où la sexualité considérée comme « normale » et « naturelle » est limitée aux rapports sexuels entre hommes et femmes. Là l'homme, le vrai homme, est viril, c'est-à-dire actif, pénétrant et la femme passive. Dans cette optique hétéronormative, les autres sexualités (homosexualités, bisexualités, sexualités transsexuelles...) sont au mieux définies, voire admises, comme « différentes ». C'est dans cette problématique qu'avec Pascale Molinier, nous avons défini la virilité ainsi : « La virilité revêt un double sens : 1) les attributs sociaux associés aux hommes, et au masculin : la force, le courage, la capacité à se battre, le "droit" à la violence et aux privilèges associés à la domination de celles, et ceux, qui ne sont pas, et ne peuvent pas être, virils : femmes, enfants... 2) la forme érectile et pénétrante de la sexualité masculine. La virilité, dans les deux acceptions du terme, est apprise et imposée aux garçons par le groupe des hommes au cours de leur socialisation pour qu'ils se distinguent hiérarchiquement des femmes. La virilité est l'expression collective et individualisée de la domination masculine. » (Molinier & Welzer-Lang, 2000)

En France, aujourd'hui ?

L'ensemble des entretiens biographiques menés par mon équipe lyonnaise (Welzer-Lang, Dutey & Dorais, 1994) avec des hommes, jeunes ou non, montre que, dans les pays développés, à quelques exceptions près, les garçons sont aussi éduqués dans une « maison-des-hommes » (que j'écris avec des tirets pour la distinguer de celle que décrit Godelier), à l'abri du regard des femmes. Les garçons sont socialisés dans le groupe de pairs et, lorsqu'on les écoute parler de la manière dont ils sont formés à la masculinité, on constate qu'ils soulignent la pénibilité, la douleur et les violences qui peuvent accompagner les apprentissages masculins. Apprendre à jouer au football ou au rugby, cela fait mal. Cela veut dire apprendre à recevoir des coups plein les jambes pour apprendre à dribbler, à guider le ballon correctement.

L'apprentissage de la masculinité et de la virilité se fait donc dans la douleur. Dans le plaisir aussi, parce que l'on s'amuse mais, à côté de ce plaisir, on retrouve une douleur prise à notre corps défendant.

Mais être un homme – dans la maison-des-hommes, on dit un « mec » – fait que l'on n'a pas le droit de se plaindre, parce que ce sont les filles (appelées « gonzesses ») qui pleurent et qu'un « mec » qui pleure va être pris pour une fille, une « gonzesse ». Le plus grave n'est pas d'être pris pour une « gonzesse », ou son équivalent symbolique qu'est l'homosexuel, mais bien d'être traité comme une « gonzesse », comme un « pédé », avec la part de violences qui en découle. Les garçons un peu efféminés, ceux qui vont être plus faibles, ceux qui ne voudront pas jouer le jeu de la concurrence virile, vont être déclassés. On va les violenter, on va abuser certains, mais surtout on va tenter de les exclure du groupe des hommes. N'est pas homme ou dominant qui veut chez les garçons. La virilité s'acquiert et se prouve sans cesse. Être homme, c'est par mimétisme ressembler aux grands hommes, ceux à la virilité conquérante : les cow-boys, les sportifs, les caïds, les guerriers..., ceux qui ont plus de pouvoirs que les autres grâce à leur virilité. Dans l'apprentissage des garçons entre eux, ceux qui ne veulent pas jouer le jeu de la virilité vont servir de boucs émissaires pour montrer aux garçons le prix qu'il en coûte de ne pas vouloir être viril comme les autres. Et, plusieurs années plus tard, les hommes concernés parlent de coups, de moqueries, d'attouchements sexuels réalisés par leurs collègues ou des hommes plus âgés. Dans la socialisation des garçons il y a ceux qui arrivent à montrer leur force, à être les premiers, à être les plus forts sans pleurer, et les autres, mais ceux-là ne doivent pas se plaindre non plus. Autrement dit, la violence que les garçons vont mettre en place contre les filles, et contre les femmes plus tard, est d'abord apprise dans les rapports entre hommes. Ce constat est important dans une perspective éducative et de prévention. Dans la maison-des-hommes, on apprend aux hommes qu'il faut être le premier, le plus performant, qu'il faut se battre pour être le meilleur. Tant que les rapports entre hommes seront concurrentiels, sur cette base virile, tant que les garçons n'auront pas le droit de dire qu'ils ont mal et subiront la violence des autres garçons, comment imaginer que les rapports soient réellement égalitaires dans l'ensemble des autres espaces ?

De plus, les garçons éduqués comme des « mecs » ne doivent pas parler d'eux. Ce sont les femmes qui

« jacassent », parlent « à tort et à travers ». Or l'éducation des hommes se fait en distinction de ce que sont supposées être les femmes. Alors de quoi parlent les garçons qui ne veulent pas passer pour des filles ? Ils parlent des filles et des exploits de virilité : football, voitures, machines, conquêtes... Les femmes apparaissent comme le moyen, pour les garçons, de parler d'eux, de leurs conquêtes imaginaires, de ce que l'on va pouvoir faire avec les filles, ou de ce que l'on fantasme de pouvoir faire avec les filles. Toutes ces occasions sont des moyens pour que les garçons parlent d'eux. Les femmes, et le discours sur le sexe (des femmes (5)), sont ainsi le média entre les hommes. Mais plus encore, comme le dit Bourdieu (1990), inscrites dans les joutes viriles que jouent les hommes (la *libido dominandi* (6)), les femmes sont les instruments de luttes symboliques entre hommes qui doivent sans cesse (se) prouver et comparer leur virilité.

Les rapports de genre traversent ainsi les hommes et le masculin à travers l'échelle de virilité. Ceci est rarement pris en compte dans les recherches. On nous présente souvent le groupe des hommes comme un groupe homogène d'hommes tous égaux, tous dominants, bref on essentialise et naturalise le genre par le sexe. Ce que montrent mes travaux, c'est que les rapports sociaux de sexe et de genre traversent aussi le groupe des hommes.

Les rapports entre hommes et l'homophobie

Nous venons de l'examiner : les hommes doivent se montrer sans cesse différents et supérieurs aux femmes et aux hommes qui pourraient être assimilés aux femmes et que l'on désigne comme homosexuels. Ils doivent prouver qu'ils ont « des couilles », quitte d'ailleurs, comme le montrent brillamment les travaux de Christophe Dejours, à se servir de cette virilité idéale comme ressource pour conjurer la peur (Dejours, 1988, 1998). Dès 1994, à l'écoute d'histoires de vie d'hommes « ordinaires », et devant le témoignage d'hommes attirés par les hommes qui ne pouvaient vivre leur sexualité qu'en donnant à voir tous les signes de la virilité, j'ai défini l'homophobie comme « la stigmatisation des qualités ou des défauts attribués à l'autre sexe par le système de genre » (Welzer-Lang, 1994). L'homophobie structure les rapports entre hommes à l'image hiérarchisée des rapports hommes/femmes. Comment promouvoir une égalité non ségrégative (7) avec de telles représentations du genre ? J'ai alors proposé de distinguer homophobie et hétérosexisme : l'hétérosexisme est la discrimina-

tion et l'oppression basées sur une distinction faite à propos de l'orientation sexuelle et prend comme acquis que tout le monde est hétérosexuel « sauf avis contraire » et que l'hétérosexualité est plus « naturelle » que les autres formes de sexualité. Lutte contre l'homophobie et lutte contre l'hétérocentrisme ne doivent pas être confondues. Il suffit de regarder une partie importante de l'iconographie homosexuelle, de lire les textes qui dans le milieu gay dénigrent les « folles », pour se rendre compte que le culte homophobe de la virilité n'est pas une spécificité hétérosexuelle.

D'ailleurs, quelles sont les personnes que nous repérons dans la rue ou dans la classe en nous disant : ce sont des homosexuels (8) ? Rarement des filles. Comme si le lesbianisme était invisible ou que l'homosexualité féminine n'existait pas (Guillemaut, 1994). On repère en fait des hommes, et ce par des signes de féminité : la manière de s'habiller, de marcher, de se maquiller, etc. Dans nos cultures, comme le disait Michael Pollak, « l'homosexuel est le féminin, le passif, le baisé, l'enculé... » J'ai d'ailleurs souvent fait des entretiens avec des violeurs d'hommes qui ne se définissaient pas comme homosexuels car eux étaient actifs.

LES EFFETS RÉMANENTS DE LA SOCIALIZATION MASCULINE : LE DOUBLE STANDARD ASYMÉTRIQUE

Éduqués dans la maison-des-hommes dans un modèle binaire et hiérarchisé où le masculin symbolisé par la virilité est supérieur au féminin, les hommes vont en garder des représentations permanentes dans lesquelles ils vont interpréter le social et leur mode de vie. Dès que l'on travaille sur les deux catégories sociales de sexe, un élément est saillant : l'asymétrie créée par le système du genre, les effets de la double socialisation de genre. Nicole-Claude Mathieu en faisait état dès 1985 : « Si le dominant connaît la domination, il ne connaît pas le vécu de l'oppression, c'est-à-dire l'autre versant. » Dans mes travaux j'ai toujours été étonné du peu d'écoute des femmes que font les hommes. Comme si, à l'instar de ce que disait Christiane Rochefort, quand les femmes parlent, les hommes entendent du bruit. Et quand on cherche à comprendre les effets de cette double construction sociale genrée, nous sommes surpris des résultats. C'est ce que je nomme le « double standard asymétrique ».

Le double standard asymétrique

Le propre et le rangé

Le premier exemple concerne le propre et le rangé, le travail domestique, ce qui à l'armée s'appelle « les corvées » (Devreux, 1992). Au même titre que Jean-Claude Kaufmann qui a travaillé sur le linge et la machine à laver (Kaufmann, 1992) et dans le cadre du même appel d'offres de recherches, nous sommes allés avec Jean-Paul Filiod vivre chez les gens pour observer leur mode de vie. Pour les besoins de cette étude qui s'est déroulée en 1991, nous avons cherché des hommes sur lesquels nous pouvions faire porter des hypothèses de changement. Nous avons sélectionné des hommes qui avaient pris la pilule pour hommes, des radicaux de l'anti-sexisme et des hommes vivant en communauté. Et nous nous sommes installés chez eux avec notre carnet de notes. Passons rapidement les détails méthodologiques, ce n'est pas si facile d'être invité comme chercheur dans une maison pour y passer de 3 à 8 jours (Welzer-Lang & Filiod, 1993). Nous avons refait en 2005 une enquête similaire (mais sans vivre chez les hommes cette fois-ci) : les résultats sont congruents avec ceux de 1993 (Welzer-Lang et al., 2005).

Et ces résultats sont surprenants. Dans l'espace domestique, là où les hommes étaient généralement absents et/ou exclus, l'analyse du « propre et du rangé » ouvre sur des formes de réflexions surprenantes qui illustrent parfaitement les difficultés que doit affronter une mixité qui se veut égalitaire. Dans un espace traditionnel, les femmes, mises en situation de compagne et/ou de mère, nettoient avant que cela soit sale. Elles sont préventives. Et ceci pour maintes raisons liées aux apprentissages sociaux, mais aussi parce que nos sociétés patriarcales ont l'habitude d'assimiler l'intérieur psychique d'une femme ou d'une mère à ce qu'elle donne à voir dans la gestion du propre et du rangé « chez elle ». Je reprends ici les théories de Mary Douglas sur l'anthropologie symbolique du propre et du sale, du pur et de l'impur (Douglas, 1971) : « Si c'est sale chez elle, c'est sale en elle », semble dire la maxime. Et cela même si, avec un peu de raison, chacun-e peut s'accorder sur le fait que propre, rangé, désordre sont des notions hautement culturelles qui varient d'une région à l'autre, d'une époque à une autre et en fonction de nombreux autres facteurs comme les conditions géographiques et météorologiques. Il n'empêche, cette menace d'être déconsidérée fonctionne pour une partie importante des femmes. Pour les hommes, en tout cas pour ceux qui prennent en

charge tout ou partie du travail domestique, qui ne sont pas majoritaires mais qui existent tout de même, ces habitus genrés n'existent pas. Eux ont plutôt été éduqués à ne pas trop déranger quand leurs sœurs apprennent les règles du ménage. Eux nettoient quand ils « voient » ou quand ils « sentent » que c'est sale. Ils sont curatifs. On comprend très vite les difficultés que rencontre un couple hétérosexuel qui se veut égalitaire et qui souhaite, par exemple, alterner la mise en acte du ménage. Quand c'est à la compagne, pas de problème. Quand c'est au tour de l'homme... Lui n'a pas encore perçu qu'il devait le faire, elle attend qu'il le fasse. Parfois cela se traduit par une double charge mentale pour elle. Parfois même (je l'ai observé directement), elle préfère faire à sa place. Car une des particularités du sale (Douglas dit « l'impur ») est qu'on a beau savoir qu'il est catégorie culturelle, variable, il nous envahit : mentalement, physiquement, émotionnellement... Bien sûr, cela n'est pas non plus généralisable à tous les hommes, et à tous les couples égalitaires. Certaines femmes affichent fièrement un désordre comme preuve de leur insoumission à l'ordre hétéronormatif patriarcal. Des hommes se font un point d'honneur à éviter toute saleté dans leur espace domestique, qu'ils vivent seuls ou non.

Le rapport à la sexualité et l'érotisme

Deuxième double standard asymétrique : l'érotisme. Maurice Godelier et Michel Bozon ont largement montré la valeur centrale et symbolique de la sexualité dans la construction virile du masculin. Pour ma part j'ai montré, dès 1994, que pour la très grande majorité des hommes, la vision de la première image érotisée de femme nue se déroule avant la puberté et provient le plus souvent de la pornographie. Quand on est entre garçons, devant une vidéo ou un magazine « porno », les images nous apprennent quelles parties du corps doivent être désirées, comment on doit désirer une femme, quel type de femme est belle. Dans les modèles de la « porno », l'homme est actif et pénétrant, la femme passive, souvent soumise. L'érotisme dit masculin se construit à ces occasions. En même temps les garçons apprennent à « bander » devant des femmes qui ne sont pas dans leur quotidien, des femmes inconnues, achetées ou volées. De fait, dans la maison-des-hommes, on apprend à devenir client : client de prostituée, client de *backroom*, client de sauna, client de discothèque où l'on va draguer, etc. Les garçons apprennent aussi à segmenter l'érotisme en petits bouts, des bouts de corps, mais également des bouts de temps. Les travaux qui ont été faits sur la sexualité des femmes

montrent la différence des modèles. Dans les romans à l'eau de rose ou dans la littérature romanesque, les femmes apprennent qu'il y a un avant et un après, une ambiance, que le corps est un tout, qu'il faut des préliminaires... On comprend alors les difficultés à vivre un érotisme ensemble et à enseigner l'éducation sexuelle, lorsque l'on part de deux pôles aussi différents.

On assiste aujourd'hui à l'explosion du commerce du sexe, avec notamment l'expansion des sites Internet fortement fréquentés par les élèves (Welzer-Lang, 2009c). La société néolibérale vend de plus en plus de choses, met tout en commerce, notamment des temples de sexualité. Et les médias grand public en sont des relais quotidiens, aux heures de forte écoute (9). La déconnexion entre sexualité et vie conjugale, sexualité et lien social, « dispositif de sexualité » et alliance, qu'entrevoyait déjà Michel Foucault (1976), se réalise rapidement. Signalons d'ailleurs l'apparent paradoxe que donnent à voir certains sites pornographiques gratuits fréquentés aussi par des adolescents où chacun peut publier photos et vidéos (10). À côté de gros plans gynécologiques et pornographiques de sexes de femmes, des images esthétisées de femmes et d'hommes où l'individu n'est pas réduit à un détail totémisé de la différence des sexes et, dans les commentaires de ces photos et vidéos, en vrac, des marques tangibles d'utilisations masculines de la pornographie comme résistances masculines au changement égalitaires réclamés par les femmes et, en même temps, de réels débats mixtes entre garçons et filles sur les rapports entre telle et telle pratique particulière et... la domination masculine. Apparemment, faute de lieux institutionnalisés pour des débats mixtes sur la sexualité et ses pratiques, nous assistons à des détournements au sens desquels il faut réfléchir. Sont ainsi abordés sur des pages et des pages de forums les pratiques non pénétratives, les bisexualités, le polyamour... Mais surtout, garçons et filles discutent de la réception par les femmes de certaines pratiques masculines apprises dans la pornographie et demandées par leur ami, de l'ambivalence entre désirs de faire, désirs de plaire et perceptions du machisme connoté à ces pratiques.

Et les violences domestiques ?

La violence n'est pas définie de la même manière par hommes et femmes, violent-e-s et violenté-e-s (11)

Tous les hommes ne sont pas ou ne seront pas violents. Mais, en dehors de toute victimologie, la violence de 10 % des hommes contre les femmes (12)

(Jaspard & équipe ENVEFF, 2003) est un des derniers obstacles à l'avènement d'autres relations de genre. Les hommes l'oublient souvent, beaucoup de femmes ont eu à subir et/ou subissent encore, de près ou de loin, ce type de violence. Comment rêver d'autres rapports quand on a, à tort ou à raison, peur de son ami ou des hommes en général ? Mais un autre phénomène est aussi à prendre en compte : quand on écoute une femme violente, ou un couple où le conjoint est ou a été violent avec sa compagne, il est facile de s'apercevoir qu'excepté quelques cas, lui et elle ne définissent pas la violence de la même manière. Et plus surprenant est que l'homme, une fois quitté le déni, peut décrire plus de violences que sa compagne n'en a perçues : c'est le double standard asymétrique de la violence. Les hommes décrivent la violence comme un continuum de violences physiques, psychologiques, verbales, parfois sexuelles. Chaque fois, ils lient leur violence à une intention : « C'était pour lui dire que... » ; « lui montrer que... ». Les femmes, du moins celles qui ne sont pas au fait du féminisme ou des messages de prévention qui sont, remarquons-le, de plus en plus fréquents, définissent la violence de manière restrictive et limitée. Pour qu'un coup (seule violence identifiée comme telle) soit défini comme une violence, il faut qu'elles soient persuadées que celui qui l'a porté a voulu leur faire mal exprès... Et elles montrent souvent, en même temps, la partie du corps où elles ont eu mal. Les autres violences, celles qui sont « parties toutes seules », celles pour lesquelles elles ont accepté les excuses du conjoint (colère, alcool, fautes de leur part...) ne sont pas définies comme telles. Continuum de violences, mais aussi continuum de contrôle d'une part, discontinuum où seuls quelques coups sont repérés d'autre part... Avouons la difficulté pour nommer la violence. Les exemples sont légion de femmes qui expliquent des coups tout en ajoutant : « Mais il l'a pas fait exprès, c'est pas vraiment de la violence... »

Mais surtout, ce que m'ont appris plusieurs années d'accueil des hommes violents (13), c'est qu'ils n'ont aucune notion des effets rémanents de leurs violences. Il a fallu leur faire écouter des cassettes enregistrées pour qu'ils commencent à percevoir en quoi les « quelques » coups exercés, de temps en temps, produisaient peurs et angoisses permanentes de leur retour. Et c'est une expérience que j'ai pu faire de multiples fois. Comme le suggérait Nicole-Claude Mathieu, les hommes dominants ne connaissent pas les effets de la domination vécus par les dominées. On voit ici la nécessité de penser, pour les violences masculines, une stratégie de mixité qui intègre les

modes d'initiation à la violence (la violence subie entre pairs dans la maison-des-hommes) et les doubles définitions des faits de violences produites par les rapports sociaux de sexe.

PENSER LES CHANGEMENTS ET LA MIXITÉ NON SÉGRÉGATIVE

Penser une mixité non ségrégative nécessite d'aborder les changements masculins, y compris les résistances masculines à ces changements et les discours qui les accompagnent. Cela passe aussi par identifier et nommer les effets délétères, rarement évoqués, à l'école ou ailleurs, de la socialisation masculine à la virilité (14). Les études critiques sur le masculin, avec les réserves qui viennent d'être exposées, sont alors utiles pour comprendre la polysémie d'attitudes en jeu sur cette question.

Vive les changements !

D'abord un constat : tous les hommes, tous les garçons ne sont pas opposés à la transformation des anciens rapports de domination entre hommes et femmes, qu'ils qualifient ou non de domination la situation actuelle. Comme nous l'avons montré lors d'une étude européenne sur les résistances masculines au changement (Welzer-Lang *et al.*, 2005), de nombreux hommes se déclarent très satisfaits des transformations actuelles et en montrent concrètement les effets, dans les domaines professionnel et privé. En général, ils sont jeunes (moins de 35 ans), bien dotés en capital culturel, urbains et surtout fréquentent des femmes favorables à l'égalité de genre (15). Quitter le corset de la virilité ne représente pas que des inconvénients. Il est important de le dire et le répéter. Mais surtout, n'ayant pas le choix, les garçons – contrairement aux analyses essentialistes qui les présentent comme un bloc de brutes qui ne pensent pas – s'adaptent et y trouvent leur compte. Même si les transformations ne prennent pas toujours les formes voulues par les femmes. Même si hommes et femmes doivent ensemble « bricoler » et jongler entre les restes incorporés des modèles genrés (voir le double standard asymétrique *supra*).

Ainsi, avec Jean-Paul Filiod, lors de notre étude sur les nouveaux comportements masculins dans l'espace domestique (16) (1993), nous avons facilement identifié la modification rapide des modèles d'union. La plupart des hommes ont décrit une première remise

en cause domestique, qui succède à la mise en couple ou à la mise en groupe. Leurs « amies-femmes », comme les nomme Denis (un des hommes interrogés), les questionnent alors sur le machisme, la virilité obligatoire, les attitudes de pouvoir et leur non-participation au travail ménager... Mais, disent-ils, elles leur apprennent en même temps « le sens des couleurs, du beau », comment organiser et aménager l'espace domestique, voire pour certains les rudiments culinaires. Cet apprentissage, articulé à une culpabilité par rapport aux femmes et au féminisme, aboutit pour ces hommes à des attitudes mimétiques au regard de leurs amies. Nous étions en présence d'un modèle androgyne de fusion/indifférenciation, où l'homme calque ses normes sur les pratiques dites féminines. Certains sont devenus « nourrices agréées » ou hommes au foyer attendant chaque jour le retour de leurs proches. D'autres, dans une problématique arithmétique de l'égalitarisme, comptaient jour après jour les tâches effectuées pour que chacun-e en fasse la même part. Ce modèle androgyne de fusion/indifférenciation, qu'il soit arithmétique ou non, pourrait se résumer par la formule : « L'un est l'autre » (Badinter, 1986).

Succède alors un constat généralisé de l'impossible fusion, de la non-pertinence du modèle du « tout dire » (Béjin, 1984, 1990). Devant de multiples micro-conflits trouvant souvent leur origine dans la tendance de l'homme à oublier « ses acquis », autrement dit à laisser traîner régulièrement divers objets, devant les nécessités de préciser les choix de carrière, et les désirs masculins – et féminins – de quitter l'éternel provisoire, à l'occasion de mobilités résidentielles et/ou amoureuses, le modèle se redéfinit pour devenir progressivement ce que nous avons dénommé « le modèle à autonomies concertées ». Dans ce modèle, chacun-e marque son territoire (17) par sa symbolique du propre et du rangé, que l'autre respecte, et il y a négociation sur les normes du propre et du rangé pour les territoires réputés communs.

Lors de notre étude européenne de 2005, excepté pour les hommes grecs qui, comme leurs « amies-femmes », valorisent un modèle égalitaire mais différentieliste des sexes, nous avons retrouvé des formes similaires d'évolution des modèles, y compris d'ailleurs cette « rencontre » avec une (des) féministe(s) qui crée, un temps, une culpabilité d'être homme. La différence saillante entre ces deux études réalisées à 15 ans d'intervalle est l'évolution des représentations de l'égalité de genre. Autant, en 1988, nous avons eu du mal à trouver des hommes sur qui porter des hypothèses de changement, nous avons

alors choisi des hommes ayant été expérimentateurs de la pilule pour hommes et des enseignants vivant dans un habitat à voisinage choisi. Autant, en 2005, avec les mêmes critères (prise en charge des enfants, répartition du travail domestique, prise de distance avec la centralité du travail comme fondement identitaire), nous avons eu largement le choix. Entre ces deux recherches, l'égalité des sexes semble de plus en plus inscrite au fronton de nos mairies respectives. Et que l'on soit de gauche ou de droite, jeune ou non, que l'on vive en ville ou à la campagne, il semble bien que l'égalité des sexes ait pris place dans notre corpus de références communes et républicaines.

Ceci n'enlève rien aux paradoxes, contradictions, confusions qu'hommes et femmes doivent « gérer » dans cette période de transition. La période historique particulière que nous traversons actuellement est productrice de doutes, de troubles, plus rarement de crises. Et cela d'ailleurs pour les garçons comme pour les filles. Bien sûr, cette situation de transition (aucune époque historique n'a vu les rapports de genre évoluer aussi vite) n'est pas sans problème. Il faut donc pouvoir penser la « transition », j'y reviendrai *infra*. En tout cas, ces hommes en changement sont des alliés et des partenaires pour une mise en place à l'école, et hors l'école, d'une mixité non ségrégative.

Les résistances masculines au changement

Tous les hommes n'ont pas encore changé. Certains hommes, et ce dans toutes les classes sociales, résistent à une mixité non ségrégative. Nous le savons et pouvons citer maints exemples. Difficile d'en chiffrer le nombre, mais ils représentent, sans doute encore, un groupe important. Construits dans les certitudes mâles, crispés sur des formes traditionnelles de la « normopathie virile » (Dejours, 1988), qu'ils soient hauts fonctionnaires, syndicalistes ou jeunes des milieux populaires, pour ne citer que les hommes enquêtés, ils refusent les changements. D'une part, parce que la virilité est aussi promesse et/ou obtention de privilèges, individuels et collectifs. Dans le monde du travail (pour ceux qui travaillent) les hommes bénéficient encore de salaires plus élevés, de conditions de travail moins parcellaires. Ils occupent majoritairement (sauf exception) les postes de pouvoir alors que les femmes se heurtent la plupart du temps au « plafond de verre ». Pour les cadres et les hommes en poste de responsabilité, la mixité signifie le partage des postes de pouvoir. On comprend les résistances. Nous examinerons la situation de cer-

tains jeunes des milieux populaires *infra*, quant au couple et à la famille : il est (encore) possible de trouver des femmes qui, sous couvert de la quête du prince charmant, sont prêtes à endosser ou à garder les habits de la compagne ou mère soumise. Et là où l'homme assume son rôle d'homme pourvoyeur principal, centré sur le métier et la réalisation de son œuvre (professionnelle), les compagnes trouvent dans la « maternitude » et dans la *libido maternandi* des bénéfices secondaires (mais souvent perçus comme principaux) dans les positions de sexe traditionnelles. Souvent leur non-autonomie économique et/ou idéelle conforte leurs dispositions domestiques.

Et quand, pour un motif ou un autre (usure du couple, nouvelles envies de vie plus adaptées aux thèmes de la modernité individualiste, refus de violences masculines souvent liées à la virilité, redécouverte de leurs désirs de femmes...), leurs compagnes réclament des changements de relations (donc de rapports sociaux), ils invoquent la tradition, la sécurité conjugale, une perception patriarcale des enfants et leurs « droits » de mari et de père pour refuser la transformation du contrat de genre. Mais tous les hommes ne disposent plus aujourd'hui de conditions favorables liées à un métier et une valorisation dans l'œuvre réalisée. Il en va ainsi aujourd'hui d'une partie significative des jeunes des quartiers populaires, notamment ceux liés aux migrations postcoloniales, pour qui l'analyse des résistances au changement apparaît complexe, y compris dans la communauté scientifique.

Les jeunes « arabes », « rebeux », « maghrébins » de France à l'école de la République... et la mixité

Pour ne pas limiter l'analyse des résistances masculines au changement aux seules classes moyennes « blanches » ou considérées comme telles, il nous faut aussi aborder un autre élément central du débat sur la mixité. Parce que sexisme et racisme se croisent souvent dans l'analyse des jeunes des quartiers populaires, j'aimerais livrer une réflexion sur les résistances masculines au changement dans la situation actuelle. En particulier, aborder la situation de ceux et celles que l'on désigne comme « jeunes arabes de banlieue ». Nous le ferons en croisant des travaux que j'ai dirigés sur la violence de genre en banlieue (2002, 2003) et les réflexions de certaines de mes collègues.

Pour faire simple sur une question complexe, nous partons d'une critique d'un raisonnement aux pré-

misses justes, mais aux fondements insuffisants. Pour Christel Hamel, citée par Delphy (2008, p. 152), le machisme des jeunes garçons désignés comme maghrébins est un héritage du colonialisme français qui crée de toutes pièces une catégorie de français-e-s différent-e-s, sans réelle mobilité sociale possible. On est et on reste maghrébin-e-s, ce que Delphy, à raison, appelle une caste. Selon Hamel, leur machisme est un « sexisme exacerbé par le contre-racisme, c'est-à-dire la revendication par les garçons du machisme qu'on leur reproche ». C'est juste, mais largement insuffisant. Cette analyse est encore marquée par la victimologie, appliquée là aux jeunes mâles. Comme si la virilité, ici d'un groupe (ou d'un segment de caste) particulier, était le seul produit des effets de stigmatisation. Comme si la virilité n'était pas un construit dans et par les rapports de domination de genre (articulés, bien sûr, aux rapports de classe et « de race ») qui s'exercent – comme le dit Bourdieu, et comme le montrent mes propres travaux – dans les rapports entre pairs, entre hommes. Entre hommes appartenant aux catégories construites par le colonialisme et le post-colonialisme, mais aussi entre hommes fréquentant les mêmes territoires, notamment l'école républicaine. Dans la maison-des-hommes que je viens de décrire, dans ces joutes, luttes et guerres permanentes pour être le plus fort, le premier, le meilleur, celui qui a métaphoriquement le plus gros phallus..., les garçons alignent et comparent leur virilité en en déballant les signes, les symboles, les capitaux censés la représenter : argent (qui se montre dans les marques que l'on porte), motos, voitures, téléphones portables, ordinateur, capital esthétique des femmes que s'annexent les hommes, signes de pouvoir...

Que se passe-t-il quand des garçons sont socialisés en « mecs », poussés à trouver une estime de soi dans les symboles et les privilèges de virilité, et que ces mêmes symboles et privilèges leur sont refusés ? Quand ces garçons n'ont pas de travail gratifiant, pas de parcours d'excellence qui puisse les valoriser auprès des autres pairs ? Pas d'argent ? Lorsque leurs sœurs ou amies préfèrent sortir avec d'autres garçons ? Comment se prouver, et comment prouver aux autres, que l'on est et que l'on reste un homme, un « mec » ? Des entretiens avec ces garçons, de plus stigmatisés comme faisant partie de la caste des maghrébins, il ressort que pour certains d'entre eux (je ne veux surtout pas généraliser) la seule ressource disponible est la violence. Violence entre garçons, violences contre les filles et violence aussi contre soi dans des attitudes que l'on peut qualifier de suicidaires : voilà ce que j'ai qualifié de « crispation

viriliste » (Welzer-Lang, 2003). En fait, ce sont d'abord les rapports entre pauvreté sociale et virilité qui se sont transformés (Rauch, 2006 ; Dejours, 1998). Auparavant les luttes sociales collectives, le « métier » valorisé (même mal payé), le syndicalisme ou le militantisme révolutionnaire, voire le danger bravé au travail, permettaient d'exprimer et d'afficher sa virilité. Aujourd'hui ce n'est plus le cas pour de nombreux hommes. Et cela se manifeste, bien sûr, aussi à l'école et autour de l'école.

Migrant-e-s, migrations, maghrébin-e-s...

Mais le rapport entre migrant-e-s, migrations, maghrébin-e-s est plus complexe. C'est bel et bien parce qu'il y a plusieurs formes de patriarcats qu'il existe différentes « matrices de virilité ». Mais l'analyse (qui reste à faire) de ces différentes matrices ne peut être appliquée qu'aux migrants récents, ceux qui viennent d'être socialisés dans d'autres représentations et pratiques des rapports de genre. Rien ne justifie de projeter sur les garçons de la deuxième, troisième, voire de la dixième génération, ces préjugés racialisés. À moins de penser que l'islam est de manière irréductible une religion sexiste qui irradie les gènes de ses adeptes et non, comme les autres cultes monothéistes, un système religieux sexiste qui reproduit la cosmogonie actuelle en la légitimant, système que chacun-e interprète et réinterprète sans cesse pour lui donner sens dans sa vie quotidienne.

De plus, les garçons dits maghrébins sont aussi, nous dit Delphy à raison, confrontés à la « volonté de la société dominante de capturer les femmes de ceux que l'on voit toujours comme des ennemis » (Delphy, 2008). Et les affaires sur le voile et la burka sont là pour nous rappeler que cette volonté est autant mise en œuvre par les hommes de ces sociétés que par les femmes qui, sous couvert de droit des femmes, tendent à minorer le sexisme du patriarcat des pays coloniaux pour surdimensionner celui des sociétés colonisées et, dans une extension inacceptable, projeter sur les femmes françaises d'origine post-coloniale les préjugés coloniaux créés contre le patriarcat des pays d'origine. Au nom de la mixité, de l'égalité entre hommes et femmes, du féminisme, les jeunes des milieux populaires d'origine post-coloniale sont traités différemment des autres jeunes de France. Les femmes sont considérées comme des éternelles victimes, les garçons réduits à leurs origines dites ethniques considérées comme inférieures. Ils représentent le démon (Guenif-Souilamas & Macé, 2004). Les intellectuels qui les représentent ont beau appe-

ler à penser un travail de mémoire nécessaire, à adopter un « paradigme égalitaire » s'attaquant aux processus structurels de production des inégalités, ils sont peu écoutés. En fait, il manque une réflexion globale qui intègre le nouveau contrat de genre aux nouvelles données sociologiques du travail, à la déstructuration de la culture ouvrière, de ses instances et structures de socialisation, de ses canaux d'espoir sociaux et de contestations (Bouamama, 2008, 2009).

Mais, dans une optique qui valorise un mieux vivre ensemble où les garçons ne se sentent pas exclus, que les élèves, les parents ou les enseignant-e-s appartiennent aux milieux populaires ou non, les pédagogues de la mixité non ségrégative sont obligé-e-s de s'adresser aussi aux hommes, de leur faire comprendre l'intérêt du changement. Pour ce faire, il nous faut dresser un bilan, un inventaire des effets de la virilité obligatoire.

Détour par le Québec : les effets délétères de la socialisation à la virilité obligatoire

Pour différentes raisons, comme la présence d'un mouvement déjà ancien sur ce qui est appelé la « condition masculine » dans les universités (Gilles Tremblay, Jocelyn Lindsay, Germain Dulac, Michel Dorais...) et des recherches universitaires très actives sur les questions de l'intervention sociale, des pressions masculinistes (18) sur la société, les sciences sociales du Québec, antérieurement à la France, ont commencé à effectuer des études sur la situation des hommes, en particulier sur leur santé et sur les questions que cela pose dans le domaine scolaire. Beaucoup d'encre a coulé sur les analyses réalisées au Québec. Certains courants victimologiques qui se réclament aussi du féminisme refusent que l'on aborde les questions liées aux transformations des masculinités, considérant que toute analyse sur les hommes est contradictoire avec la critique féministe. D'autres, à raison, ont dénoncé les analyses qui symétrisent situations des hommes et des femmes, en particulier celles qui avancent que le nombre d'hommes battus serait égal à celui des femmes violentées (Institut de la statistique du Québec, 2003 ; Laroche, 2005 ; Welzer-lang, 2009b). Pour le débat sur la mixité, et devant la carence des études françaises similaires, nous aborderons ici principalement le « rapport Rondeau » (Rondeau, 2004) sur la santé des hommes et, comme le souhaitent les auteurs, nous le considérons comme un état des lieux, un « audit de genre » qui, à travers le prisme de la santé,

montre les effets sur les hommes de la socialisation à la virilité, effets qui débordent largement la question de la santé. En somme, un premier bilan de ce que Pierre Bourdieu nommait la domination des hommes par la domination masculine, et ce que je préfère prosaïquement nommer l'« aliénation masculine ».

Les hommes, une catégorie à risque

Les hommes, nous dit Rondeau, sont souvent en situation de plus grande vulnérabilité. Et le rapport décrit un par un les secteurs de la santé où les hommes sont défavorisés : maladies de cœur, embonpoint, hypertension, taux de cholestérol élevé, tabagisme, diabète affectent davantage les hommes que les femmes et constituent autant de facteurs de risque de maladies cardiaques et d'accidents vasculaires et cérébraux. Malgré ces faits, les hommes conservent l'impression inverse. En fait, dit le rapport, trop souvent lorsque les hommes se décident à consulter, il est très tard et parfois même trop tard. Les hommes, les garçons ont une attitude curative face à la santé, alors que cette attitude est préventive chez les femmes (Dulac, 2001). Ils préfèrent rester stoïques face à la douleur physique ou mentale plutôt que d'exprimer des faiblesses. De même, comportements sexuels à risque, alcoolisme et toxicomanie, usage de stéroïdes pour athlètes et culturistes concernent beaucoup plus les hommes que les femmes... Et bien sûr les hommes, par leur style de vie, s'exposent davantage aux situations dangereuses. Ils meurent ainsi davantage d'accidents de la route car ils conduisent plus dangereusement, portent moins souvent la ceinture, etc. Dans les sports et loisirs, plus d'hommes se retrouvent avec des blessures et des accidents. Il en est de même pour les accidents du travail. Par ailleurs, de façon générale, les hommes se retrouvent plus souvent dans des situations de violence physique, comme agresseurs ou victimes d'autres hommes.

Du côté des jeunes hommes, le bilan de santé des garçons n'est pas non plus glorieux : « Le trouble de l'attention qui est fréquemment diagnostiqué chez les enfants d'âge scolaire touche de trois à sept fois plus de garçons que de filles. Le taux de consommation des stimulants du système nerveux central est plus élevé chez les garçons que chez les filles et il augmente avec l'âge scolaire alors que son usage risque de se prolonger dans la vie adulte. L'augmentation du suicide au Québec [et non les tentatives] est essentiellement due à l'augmentation du nombre de décès par suicide chez les hommes. [...] Le taux de suicide

chez les hommes au Québec est quatre fois plus élevé que celui des femmes. Les troubles mentaux sévères, de même que l'alcoolisme, la toxicomanie, sont fréquemment associés au suicide. » (Rondeau, 2004) Ajoutons d'ailleurs, suite aux travaux déjà signalés de Dorais (2001) et de Verdier et Firdion (2003), le suicide des garçons pour cause de réactions supposées ou attendues face à leur homosexualité. Et Rondeau relie directement le suicide des hommes aux personnalités obsessionnelles et compulsives, narcissiques et antisociales avec « le mode de socialisation qui pousse les hommes vers la compétition, l'autosuffisance et l'isolement ». Quant à l'école, de manière spécifique, les responsables de ces études constatent que « la scolarisation au Québec se modifie à la défaveur des hommes ». Les « décrocheurs » scolaires sont en majorité des garçons. Nous savons en France que l'équilibre hommes/femmes, favorable aux filles de prime abord, s'inverse dès que l'on accède aux études supérieures. Mais cela n'élimine pas la question de l'abandon scolaire de certains, voire de certaines.

Les demandes d'aide

Certaines remarques mettent l'accent sur les difficultés d'adaptation que présentent certains jeunes garçons ou les personnels face aux garçons. Les garçons qui ont des problèmes à l'école ont souvent des attitudes agressives et violentes envers les autres garçons et les femmes. Ils veulent être dans le contrôle permanent de soi et des autres. Quitte à exprimer uniquement de la violence quand ils se sentent perdus. Ces garçons ont des difficultés à demander de l'aide (« les exigences de l'aide sont antinomiques à celles de la masculinité », dit Rondeau) dans des formes « correctes » ou ressenties comme telles par un personnel en général féminisé, qui a souvent tendance à qualifier d'agressive une demande maladroite formulée par un garçon ou un homme qui n'en a pas l'habitude. Ils tiennent souvent, trop souvent, à présenter une image d'indépendance et d'invulnérabilité. Le rapport le souligne, ces difficultés d'adaptation au nouveau « contrat de genre », à la nouvelle donne des rapports entre hommes et femmes que proposent nos sociétés actuelles sont le produit direct des constructions passées, et toujours actuelles pour certaines des masculinités. Bref, disent les auteurs du rapport, la socialisation des hommes selon le modèle traditionnel constitue une des causes du problème. On voit l'intérêt ici d'éviter un double réductionnisme de la pensée : celui qui voudrait empêcher les recherches sur les difficultés masculines,

sous prétexte de fondements idéologiques antiféministes et réactionnaires d'une telle pensée, ou celui qui nous ferait attribuer aux femmes la responsabilité de l'ensemble des maux masculins. Les apports de cette étude à la question de la mixité scolaire sont multiples. Les résistances masculines au changement ne sont pas que des effets idéologiques, des débats d'idées, mais s'inscrivent aussi dans les réalités somatiques des hommes et des garçons, dans les manières qu'ils ont de vivre et d'exprimer leurs malaises, de demander de l'aide et dans les formes de réponse qu'ils reçoivent des enseignants et des professionnels dont les corps professionnels se sont largement féminisés ces dernières décennies. En parler, énoncer ces réalités sociales peu mises en valeur, ne peut que contribuer à réduire les résistances masculines au changement.

PENSER DEMAIN

La mixité a été un pas important pour décroiser garçons et filles, pour permettre que la même éducation leur soit donnée. Effet et compagne de route des luttes pour l'égalité, des avancées féministes pour que les femmes puissent disposer de leurs corps, accèdent comme les hommes à l'ensemble des métiers, puissent vivre l'universel autrefois réservé aux seuls hommes, la mixité est aujourd'hui discutée. Nous sommes sans doute, l'hypothèse est plausible, dans une période historique qui va voir la disparition du genre pris comme système sociopolitique hiérarchisant les personnes en fonction de leur sexe et de leurs sexualités. Comme toute révolution anthropologique, celle-ci provoque des troubles, des ajustements de rapports sociaux, des luttes et des résistances à ces luttes. Les difficultés d'une partie des hommes à adapter leurs modes de vie à une juste répartition des richesses et des places entre hommes et femmes, à quitter le corset de la virilité obligatoire, voire les errements de certains qui crient leurs désirs d'abolir les objectifs de mixité et de parité, ne doivent pas entraver la marche actuelle vers l'égalité de genre, qui se présente comme une tendance de fond de nos sociétés démocratiques.

Mais se déclarer pour l'égalité, la parité, la mixité est nécessaire, cela ne suffit pas. La double construction du social fait qu'aujourd'hui, dans cette période particulière où hommes et femmes sont favorables à un nouveau contrat de genre, nous sommes encore socialisés dans des modèles genrés binaires et

voulons en même temps dépasser les formes d'exclusion, de discrimination, d'oppression, d'aliénation qu'ils contiennent. Nous sommes souvent plus capables de dire ce que nous refusons de vivre, sans pouvoir formuler ce que nous voulons vivre précisément. Ainsi, concernant le travail domestique, le propre et le rangé et les petits « agacements du quotidien » (Kaufmann, 2007), le fait de sortir d'un rapport de domination entraînerait-il le fait que les femmes auraient raison et les hommes tort ? Faut-il que les garçons se calquent sur les symboliques du propre et du rangé apprises aux femmes ? Ou l'inverse ? Est-ce que l'ensemble du travail domestique réalisé par les femmes est nécessaire ? Devons-nous savoir pourquoi les hommes en font si peu ou, comme François de Singly (2007) le pense, pourquoi les femmes ont fait tant (19) ? Concernant le privé et l'égalité de genre, nous sommes dans une phase d'expérimentation, de « bricolage » où, conjuguée avec l'individualisme postmoderne, l'égalité de genre s'invente. Cela demande de la réflexivité, de l'amour et de l'humour. Ce sont les personnes concernées qui l'affirment.

Pour aboutir à une mixité non ségrégative, l'école républicaine doit aussi intégrer les effets étonnamment persistants des spécificités des constructions sociales du masculin. Cela passe par des recherches spécifiques sur les hommes et le masculin, qui rompent avec l'androcentrisme encore actuel des sciences sociales, par des réflexions et des formations à la problématique du genre qui ne se limitent pas aux seules femmes. Les femmes ont réussi à imposer la prise en compte de leur situation, même si les analyses féministes démontrent que la lutte contre le sexisme est toujours d'actualité. Il n'y a qu'à penser aux stéréotypes encore présents dans les manuels scolaires, à la non-prise en compte égalitaire des femmes et du féminin dans la langue française (du moins celle enseignée en France), à la longue lutte contre les violences faites aux femmes. En 20 années d'études sur les femmes et le genre, cet aspect particulièrement insupportable de l'androcentrisme, la négation des femmes ou leur prise en compte partielle a été largement réduit, y compris par une série de formations adéquates. Mais les femmes ne pourront pas réaliser la mixité toutes seules. Reste à intégrer aussi l'autre terme des rapports sociaux de sexe et de genre : les hommes et le masculin. Ne plus ériger les hommes comme constituants uniques, mais déconstruire la catégorie sociale du masculin comme cela a été fait pour les femmes. Montrer la diversité des situations masculines et valoriser les expériences de collaborations égalitaires avec des femmes, refu-

ser la stigmatisation de certains, en particulier des plus pauvres, bien souvent les plus discriminés d'entre nous. Avancer vers une mixité non ségrégative passe inéluctablement par s'adresser aux hommes, tous les hommes, qu'ils soient parents, enseignants, personnels ou élèves. Expliquer les liens entre homophobie, ségrégation d'une partie des garçons attirés par d'autres garçons et violences subies par tous les hommes pour qu'ils se conforment aux schèmes de la virilité. Valoriser des modes alternatifs de résolution de conflits qui quittent les chemins de l'égotisme

viril. Expliciter le coût pour les femmes, mais aussi pour les hommes eux-mêmes, de la socialisation masculine. Pour cela, comme les femmes ont su le faire, il est nécessaire que les hommes parlent et que l'école leur en offre la possibilité. Que les hommes ne prennent plus toute la place, mais occupent la place laissée trop souvent vacante à la table de la renégociation d'un nouveau contrat de genre.

Daniel Welzer-Lang

dwl@univ-tlse2.fr

Université de Toulouse-Le Mirail-Toulouse 2

NOTES

- (1) « Il n'y a pas toujours eu deux sexes en sociologie. Au contraire, on était en présence, d'une part, d'un être général, porteur des caractéristiques de l'humanité, représentant même de cette humanité, être général qui se confondait avec l'être masculin, et d'autre part, d'un être sexué particulier, la femme. » (Devreux, 1985)
- (2) Le genre est défini ici comme le système sociopolitique qui construit, organise et hiérarchise la pseudo-naturalité des catégories sociales de sexe (le sexe dit biologique), en légitimant la domination masculine hétéronormative. En ce sens, les rapports sociaux de sexe analysent la domination masculine et ses évolutions, les positions sociales respectives des hommes et des femmes. Les rapports sociaux de genre s'intéressent à l'hétéronormalisation des positions des personnes définies comme hommes ou femmes, la domination des sexualités définies comme minoritaires.
- (3) Dans sa thèse intitulée *La fabrique des garçons. Sanctions et genre au collège* (Ayrat, 2009), Sylvie Ayrat montre que, de manière *a priori* paradoxale mais compréhensible dans une logique de genre, les sanctions disciplinaires données majoritairement par des enseignantes renforcent virilité et virilisme des jeunes garçons, donc l'indiscipline.
- (4) Chez les Baruyas, quand un garçon arrive à l'âge de 9-10 ans, il est amené en haut du village, dans ce qui est appelé la « maison des hommes », pour être initié à la masculinité et en apprendre les secrets.
- (5) Je traite du « discours sur le sexe » dans un article à paraître dans un numéro de *Géographie et cultures* consacré au masculin.
- (6) Rappelons ce qu'écrit Bourdieu sur la *libido dominandi* et le lien entre position sociale d'homme, privilèges masculins, terrain d'exercice et de jeu de ces privilèges, et plaisirs que les hommes y trouvent : « C'est la grandeur et la misère de l'homme, au sens de *vir*, que sa libido est socialement constituée comme *libido dominandi*, désir de dominer les autres hommes et, secondairement, à titre d'instrument de lutte symbolique, les femmes. » (Bourdieu, 1990, p. 30) Curieusement, cette analyse particulièrement fine des paradoxes du masculin n'est pas reprise dans son livre de 1998 sur le même thème.
- (7) De plus, de nombreuses études montrent un lien fort entre orientation sexuelle et suicide des jeunes garçons. Selon plusieurs auteurs, l'homophobie et ses conséquences psychologiques et sociales seraient à l'origine de ce phénomène. Voir à ce propos les écrits de Michel Dorais (2001), d'Éric Verdier et Jean-Michel Firdion (2003) et la thèse de psychologie clinique en cours de Jean-Michel Pugnière (Pugnière & Bourdet-Loubère, 2011).
- (8) En cours, en conférence, en formation, de 1994 à 1998, nous avons demandé à des milliers d'individus de répondre à ces deux questions : « Avez-vous déjà rencontré des personnes dans la rue ou au travail en vous disant qu'elles étaient homosexuelles ? Et si oui, à quoi les avez-vous repérées ? » Plus de 95 % des réponses, et de manière transversale aux âges et aux classes sociales, citent des hommes et des signes de féminité.
- (9) Voir ainsi, depuis octobre 2009, la nouvelle mouture de l'émission « Tournez manège » sur TF1, de 18 h 20 à 19 h 05.
- (10) Dans le cadre de la préparation d'un documentaire éducatif sur les usages de la pornographie sur Internet, nous avons demandé à des jeunes garçons de nous fournir, de manière anonyme, la liste des sites pornographiques qu'ils fréquentaient.
- (11) La démonstration complète de ce double standard asymétrique et les conditions méthodologiques de recherche sont exposées dans mon ouvrage *Les hommes violents* (2005a).
- (12) Suite à la publication de la première « Enquête nationale sur les violences envers les femmes en France » (ENVEFF), dirigée par Maryse Jaspard (Jaspard & équipe ENVEFF, 2003) et montrant qu'un homme sur dix avait été violent dans les douze derniers mois, Hervé Lebras et Marcela Iacub en ont contesté les résultats (Lebras & Iacub, 2003). Pour ces deux chercheurs, on ne peut prendre en considération que les violences physiques et non, comme le font les responsables de l'ENVEFF, un continuum de violences diverses dont les violences physiques. Mais, même si on ne retient que la violence physique déclarée par les compagnes ou les ex-compagnes, alors 5 % des hommes en couple de l'enquête ENVEFF (un homme sur vingt), cela représente quand même 422 000 hommes, ont frappé leur compagne dans les douze derniers mois. On lira mes estimations d'hommes violentés par les femmes dans la revue *Empan* (2009b).
- (13) Le centre d'accueil pour hommes violents de Lyon, géré par l'association RIME (Recherche et intervention masculine) a fonctionné de 1987 à 1992 (Welzer-Lang, 2005a).
- (14) Les effets délétères de la socialisation des femmes à la féminité, notamment le fait de se penser et se vivre comme seules capables de prendre en charge l'éducation des enfants, ont été largement abordés par d'autres auteurs (Badinter, 2003, 2010 ; Delphy, 2001).
- (15) L'étude « Les hommes entre résistances et changements », réalisée entre 2002 et 2004, a été élaborée par François Delor et moi-même, assisté de Yannick Le Quentrec (pour les syndicalistes), Martine Corbière (pour les responsables administratifs) et Anastasia Meidani (pour la Grèce). Elle a bénéficié des subventions de la direction générale de l'emploi et des affaires sociales de la Commission européenne. Notre enquête réalisée en France, en Belgique et en Grèce portait sur les « résistances masculines au changement » et sur les « hommes en renégociation ». Ont été enquêtés des syndicalistes, des hauts fonctionnaires et des responsables politiques chargés de près ou de loin des politiques d'égalité, ainsi que des hommes sur qui nous pouvions porter des hypothèses de changement ; 183 entretiens ont été réalisés.
- (16) L'étude « Les nouveaux comportements masculins dans l'espace domestique », que j'ai réalisée avec Jean-Paul Filiod par l'intermédiaire du CREA (Centre de recherches et d'études anthropologiques) de l'université Lumière-Lyon 2 entre 1988 et 1990, a bénéficié de financements du ministère de la Culture

(mission du patrimoine ethnologique) et du ministère de l'Équipement, du Logement, des Transports et de la Mer (plan construction et architecture).

- (17) Dans notre étude, les territoires masculins allaient du seul bureau posé dans le séjour à un appartement entier, en passant par une chambre ou un coin de chambre.
- (18) Le masculinisme, qui n'est pas un mouvement unifié, peut se définir comme un écho réactionnaire face aux revendications égalitaires féministes. Dans une analyse refusant le paradigme

de la domination masculine et symétrisant situations des femmes et des hommes, les critiques masculinistes font état de la situation de certains pères à propos de la garde de leurs enfants, des violences subies de la part de leur femme (de manière réelle ou non), des décrochages scolaires... pour réclamer des politiques publiques différentes et moins favorables aux femmes.

- (19) Je développe l'ensemble de ces questions dans mon dernier ouvrage *Nous les mecs* (2009a).

BIBLIOGRAPHIE

- AYRAL S. (2009). *La fabrique des garçons. Sanctions et genre au collège*. Thèse de doctorat, sciences de l'éducation, université Victor-Segalen-Bordeaux 2.
- BADINTER É. (1986). *L'un est l'autre*. Paris : Odile Jacob.
- BADINTER É. (2003). *Fausse route. Réflexions sur 30 années de féminisme*. Paris : Odile Jacob.
- BADINTER É. (2010). *Le conflit, la femme et la mère*. Paris : Flammarion.
- BATTAGLIOLA F., COMBES D., DAUNE-RICHARD A.-M. et al. (2008). *La France. Autopsie d'un mythe national*. Paris : Larousse.
- BÉJIN A. (1984). « Le mariage extra-conjugal d'aujourd'hui ». *Communications*, n° 35, p. 198-224.
- BÉJIN A. (1990). *Le nouveau tempérament sexuel*. Paris : Kimé.
- BOUAMAMA S. (2008). *La France. Autopsie d'un mythe national*. Paris : Larousse.
- BOUAMAMA S. (2009). *Les classes et quartiers populaires. Paupérisation, ethnicisation et discrimination*. Paris : Éd. du Cygne.
- BOURDIEU P. (1990). « La domination masculine ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 84, p. 2-31.
- BOZON M. (2002). *Sociologie de la sexualité*. Paris : Nathan.
- CHEBEL M. (2006). *Le Kama-Sutra arabe*. Paris : Pauvert.
- DEJOURS C. (1988). « Le masculin, entre sexualité et société ». *Adolescence*, tome 6, n° 1, p. 89-116.
- DEJOURS C. (1998). *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*. Paris : Éd. du Seuil.
- DELPHY C. (1998). *L'ennemi principal. Tome 1 : Économie politique du patriarcat*. Paris : Syllepse.
- DELPHY C. (2001). « Libération des femmes ou droits corporatifs des mères ». In C. Delphy, *L'ennemi principal. Tome 2 : Penser le genre*. Paris : Syllepse, p. 91-119.
- DELPHY C. (2008). *Classer, dominer. Qui sont les « autres » ?* Paris : La Fabrique.
- DEVREUX A.-M. (1985). « De la condition féminine aux rapports sociaux de sexe : repères pour une évolution de la définition sociologique des catégories de sexe ». *Bulletin d'information des études féminines*, n° 16.
- DEVREUX A.-M. (1992). « Être du bon côté ». In D. Welzer-Lang & J.-P. Filiot (dir.), *Des hommes et du masculin*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, p. 147-167.
- DORAIS M. (2001). *Mort ou fif. La face cachée du suicide chez les garçons*. Montréal : VLB.
- DOUGLAS M. (1971). *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabous* [1967]. Paris : Maspéro.
- DULAC G. (2001). *Aider les hommes... aussi*. Montréal : VLB.
- FOUCAULT M. (1976). *Histoire de la sexualité, la volonté de savoir*. Paris : Gallimard.
- GODELIER M. (1988). « Trahir le secret des hommes ». *Le genre humain*, n° 17, p. 243-265.
- GODELIER M. (1996). *La production des grands hommes* [1982]. Paris : Fayard.
- GOFFMAN E. (1968). *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*. Paris : Éd. de Minuit.
- GUENIF-SOUILAMAS N. & MACÉ É. (2004). *Les féministes et le garçon arabe*. Paris : Éd. de l'aube.
- GUILLAUMIN C. (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Paris : Éd. Côté-Femmes.
- GUILLEMAUT F. (1994). « L'invisibilité lesbienne ». In D. Welzer-Lang, P. Dutey & M. Dorais, *La peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*. Montréal : VLB, p. 225-237.
- HAMEL C. (2003). *L'intrication des rapports sociaux de sexe, de « race », d'âge et de classe : ses effets sur la gestion des risques d'infection par le VIH chez les Français descendants de migrants du Maghreb*. Thèse de doctorat, anthropologie sociale et ethnologie, EHESS, Paris.
- INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC (2003). *La violence conjugale envers les hommes et les femmes au Québec et au Canada, 1999*. Québec : Institut de la statistique du Québec. Disponible sur Internet à l'adresse : <http://206.167.148.80/publications/conditions/violence_h-f.htm> (consulté le 4 juin 2010).
- JASPARD M. & ÉQUIPE ENVEFF (2003). *Enquête nationale sur les violences envers les femmes en France*. Paris : La Documentation française.
- KAUFMANN J.-C. (1992). *La trame conjugale*. Paris : Nathan.
- KAUFMANN J.-C. (2007). *Agacements. Les petites guerres du couple*. Paris : Armand Colin.
- LAROCHE D. (2005). « Prévalence et conséquences de la violence conjugale envers les hommes et les femmes ». Présentation au congrès international Paroles d'hommes, Montréal. Disponible sur Internet à l'adresse : <http://www.parolesdhommes.com/2005/C7_LaViolence_DLarochepdf> (consulté le 4 juin 2010).
- LEBRAS H. & IACUB M. (2003). « Homo mulieri lupus ? » *Les temps modernes*, n° 623, p. 112-134.

- MATHIEU N.-C. (1985). « Quand céder n'est pas consentir, des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie ». In N.-C. Mathieu, *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*. Paris : EHESS, p. 169-245.
- MATHIEU N.-C. (1991). *L'anatomie politique, catégorisations et idéologies du sexe*. Paris : Éd. Côté-femmes.
- MOLINIER P. & WELZER-LANG D. (2000). « Féminité, masculinité, virilité ». In H. Hirata, F. Laborie, H. Le Douaré et al., *Dictionnaire critique du féminisme*. Paris : PUF, p. 71-76.
- PUGNIÈRE J.-M. & BOURDET-LOUBÈRE S. (2011). « Attirance sexuelle, suicidalité et homophobie intériorisée chez 210 jeunes hommes ». In D. Welzer-Lang & C. Zaouche, *Masculinités. État des savoirs* [à paraître]. Toulouse : Érès.
- RAUCH A. (2006). *Histoire du premier sexe. De 1789 à nos jours*. Paris : Hachette.
- RONDEAU G. (2004). « Les hommes : s'ouvrir à leurs réalités et répondre à leurs besoins ». Rapport au ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec. Québec : ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec. Disponible sur Internet à l'adresse : <<http://msssa4.msss.gouv.qc.ca/fr/document/publication.nsf/fb143c75e0c27b69852566aa0064b01c/21c3978821f1324485256e76004dd8bf?OpenDocument>> (consulté le 4 juin 2010).
- SINGLY F. de (2007). *L'injustice ménagère*. Paris : Armand Colin.
- VERDIER É. & FIRDION J.-M. (2003). *Homosexualités et suicide*. Montblanc : Éd. H & O.
- WELZER-LANG D. (1994). « L'homophobie, la face cachée du masculin ». In D. Welzer-Lang, P. Dutey & M. Dorais, *La peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie*. Montréal : VLB, p. 13-92.
- WELZER-LANG D. (2002). « Virilité et virilisme dans les quartiers populaires en France ». *Ville école intégration enjeux*, n° 128, p. 10-32.
- WELZER-LANG D. (2003). « Virilisme : la dérive des cités ». *TDC*, n° 848, p. 18-21.
- WELZER-LANG D. (2004). *Les hommes aussi changent*. Paris : Payot.
- WELZER-LANG D. (2005a). *Les hommes violents* [1991]. Paris : Payot.
- WELZER-LANG D. (2005b). *La planète échangeiste. Les sexualités collectives en France*. Paris : Payot.
- WELZER-LANG D. (2009a). *Nous les mecs. Essai sur le trouble actuel des hommes*. Paris : Payot.
- WELZER-LANG D. (2009b). « Les hommes battus ». *Empan*, n° 73, p. 81-89.
- WELZER-LANG D. (2009c). « Pratiques sexuelles des jeunes, pornographie contemporaine et hypothèse de pornographisation ». Journée d'études Les jeunes à l'épreuve de la pornographisation, IRTS de Lorraine et ministère de la Justice, Nancy.
- WELZER-LANG D. & FILIOD J.-P. (1993). *Les hommes à la conquête de l'espace... domestique*. Montréal : VLB.
- WELZER-LANG D. & PICHEVIN M.-F. (1992). « Préambule ». In D. Welzer-Lang & J.-P. Filiod, *Des hommes et du masculin*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, p. 7-11.
- WELZER-LANG D., DUTEY P. & DORAIS M. (1994). *La peur de l'autre en soi. Du sexisme à l'homophobie*. Montréal : VLB.
- WELZER-LANG D., LE QUENTREC Y., CORBIÈRE M. & MEIDANI A. (2005). *Les hommes entre résistances et changements*. Lyon : Aléas.